

de vue, avait été glorieux pour la France. L'état social s'était notablement amélioré ; les mœurs s'étaient polices ; la nationalité française, fortement constituée sous le régime de l'absolutisme royal, était devenue redoutable par sa puissante unité ; l'armée et la marine avaient été réorganisées ; la tactique militaire avait fait d'immenses progrès ; le commerce et l'industrie avaient pris, par suite des découvertes géographiques, des développements jusqu'alors inconnus ; les sciences et les arts étaient parvenus à un très-haut degré de perfection. Sous la main d'architectes habiles s'étaient élevés les monuments les plus splendides. On pouvait admirer dans les magnifiques châteaux du roi des décorations tout à fait merveilleuses, des peintures et des sculptures dont plusieurs étaient de véritables chefs-d'œuvre. Le règne de François I^{er} marque la période la plus brillante de la *Renaissance*. Passionné pour toutes les sciences, ce prince accorda sa bienveillante protection aux écrivains, aux savants, aux artistes, imprima à la littérature une vigoureuse impulsion et mérita d'être appelé le " Père des Lettres " .

Mais à mesure que s'effectuaient les progrès matériels et intellectuels, l'impiété continuait son œuvre de destruction et laissait entrevoir l'avenir sous les plus sombres couleurs. La foi continuait à s'affaiblir au sein des masses populaires ; la civilisation qui semblait progresser rétrogradait en réalité. Les doctrines pernicieuses de Luther et de Calvin infectèrent le royaume très-chrétien de France ; rien ne put extirper cette plante vénéneuse qui menaçait d'étouffer le germe de toute croyance religieuse et de couvrir le monde entier de désolation et de ruines. La naissance de la prétendue réforme ouvrit les siècles modernes ; la monarchie sembla bien parfois s'émouvoir de tant d'effroyables excès, mais elle avait abandonné les sentiers féconds de la politique chrétienne ; depuis deux cents ans déjà elle conspirait contre le Saint-Siège seule autorité capable de remédier au mal. Méconnaissant leur dignité de fils aînés de l'Église, les rois de France, loin de venger les outrages dont on abreuvait leur noble et sainte Mère, lui infligèrent à diverses reprises les blessures les plus cruelles. Aux XI^e et XII^e siècles, les armées françaises allaient jusqu'au cœur de l'Asie combattre les ennemis du Christ ; au XVI^e, des ambassadeurs partaient de Paris pour mendier le secours du croissant ! O honte ! Qu'étaient devenues cette humble docilité au Vicaire du Christ, cette foi vive et agissante qui avaient fait la gloire de la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ?

JOSEPH LANDRY — (*Rhétorique*).

Lettre de Rome

Monsieur le Rédacteur,

Habitués à mes longues absences, les lecteurs de la *Voix de l'Écolier* vont sans doute s'extasier sur le zèle subit qui s'est emparé de moi et me porte à placer, à si courte échéance, une nouvelle page de ma prose sous leurs regards indulgents. Les correspondances de Rome n'ont pas besoin de posséder un mérite réel et intrinsèque pour être bien reçues dans un pays aussi profondément catholique que le Canada ; leur seule provenance est pour elles une garantie de bon accueil, et cette pensée me rassure pleinement. Je n'ai d'ailleurs, en écrivant, que le but hautement avouable d'intéresser mes anciens condisciples et tous les amis du Collège Joliette qui voudront bien entreprendre la lecture de cette épître et de celles qu'un vent favorable pourrait encore dans la suite pousser sur les rives hospitalières du Saint-Laurent.

Ma dernière lettre vous a entretenu des beautés pittoresques du *Latium*, cette terre privilégiée, toute embaumée de souvenirs classiques, où j'ai eu le plaisir de passer les vacances. Depuis cette époque, il m'a fallu quitter le charmant séjour des monts Albains et reprendre, à Rome, le cours de mes études. C'est donc de Rome que je vous parlerai aujourd'hui, non pas pour essayer de vous décrire, dans le froid langage de l'érudition, les grands monuments de la Ville Éternelle, mais pour attirer votre bienveillante attention sur plusieurs choses curieuses et édifiantes que l'on admire dans la cité des Papes. Les illustres édifices de Rome, tant ceux qui rappellent la grandeur déchuée des Césars, que ceux qui existent encore à l'éternelle gloire du génie chrétien, m'épouvantaient par leur majesté ; et si un jour j'ai eu la hardiesse de me départir de cette respectueuse réserve, c'était parce que, frappé d'admiration à la vue de la basilique de St-Pierre, je n'avais pu comprimer l'élan de mon enthousiasme et j'avais voulu, moi aussi, bulbutier un timide dithyrambe en l'honneur du plus beau temple du monde.

Je laisserai donc la description des grands monuments à l'auteur des *Trois Rome* et à cent autres écrivains de haute compétence et, comme nous approchons du beau temps de Noël, je vous entretiendrai de la manière dont on célèbre à Rome cette fête, la plus touchante assurément de toutes celles que le christianisme a établies. Et d'abord, en vrai fils du septentrion, je dirai qu'il manque ici à la *perfection* de la Noël... trois pieds de neige et une température du 35° sous zéro ! Au lieu de cela qu'avons-nous ? Une atmosphère dont la pesanteur nous opprime et qui nous empêche de jouir, à notre goût, des mille attraits que présente une telle fête dans la capitale du monde chrétien. Mais si l'on ne s'arme pas d'un peu de courage, si surtout l'on néglige de se bien disposer intérieurement, on rencontrera en toute circonstance des choses désagréables à Rome et le séjour de cette ville offrira une suite continue de déceptions. Pour comprendre Rome, pour l'apprécier à sa juste valeur il faut y demeurer long-